Voyages d’Italie

Tous ces petits paragraphes, journal parlé, ont été enregistrés dans les rues sur dictaphone, et retranscrits tel quels, manquent la voix, le souffle et les rumeurs des rues.

Prato della valle, 13 Février,
Les gens sont tranquilles à Padoue, un dimanche de février, les enfants jouent sur l’esplanade, font du patin à roulette. c’est Mardi Gras ils lancent des confettis qui couvrent le sol gris. Les mères bercent leurs bébés. sur la place de l’horloge, le Prosecco coule à flot avec des amuses gueules, les garçons sont très avenants avec les touristes, j’en suis. « Francese? ».

On est tranquille en Italie, le dimanche on sort dans les rues de la ville, tout le monde semble joyeux. Les chiens suivent leurs maîtres, docilement. Les pigeons rappellent Mario Monicelli et Vittorio dans sa Giuletta , ils passent entre les tables et quémandent des miettes…
On est tranquille à Padoue. Personne ne revendique une identité. L'identité ça n'existe pas. Certes on vient d'une culture on a des racines dans un endroit et cet endroit est sur la terre et la terre, c'est universel…

Via Canonica, 15 Février
Les jeunes femmes désormais, portent des grosses chaussures à semelle épaisse, comme des bottes de soldat, est-ce parce qu'elles veulent se viriliser ? Où est l'élégance des bottines fines de jadis pas si lointain?

La ville a toujours besoin de l'individu, elle est collective mais pour poser sa notoriété, elle recourt aux artistes ou aux hommes politiques, des gens connus à qui elle octroie des noms de rues, des plaques commémoratives.

A Ferrare il faut se poser, il fait très froid un ou deux degrés, nous avons pris un spritz apéro, orange comme les tables sur les places, où les verres brillent dans les rayons timides du soleil.
Le soir, au « Léo d'Oro », tous les sièges sont en velours mauve, le vin blanc pétillant dans de grands verres accompagnés d'assortiments. En en sortant la dame du comptoir me demande « tutto va bene? » , je lui réponds « bien sûr, perfetto… »…
A Belluno je voulais voir les hautes montagnes sur la route de Cortina d'Ampezzo., là où Dino Buzzati avait rêvé le *désert des tartares*, mais la brume recouvre tout on ne voit pas à cinquante mètres et la montagne se dérobe, laissant apparaître quelques morceaux de neige par moment. Il pleut

à grosses verses, sans interruption, noyant la route et le pare brise de larmes intenses sur le ciel sombre. Tout est gris, on ne devine rien, nous passons et

nous arrêtons à la *casa Buzzati*, à Visome là où il est né à quelques kilomètres du centre. Cette ville si froide, si noire, si inquiétante qui nous fait craindre l'arrivée du pire, du vieillissement, de la mort, de l'ennui derrière la buée des carreaux.

Padoue elle, est une belle ville austère, dans la grande cathédrale du XIII ème siècle, on fête le saint. Je fais la queue pour toucher le marbre de la tombe du saint … Antoine de son prénom mais sans conviction, comme automate. Tout le monde prie, les italiens sont très pieux, ils ne se contentent pas de rendre un culte commercial du tourisme culturel à leurs églises et à leurs saints, ils continuent à les fréquenter et à les prier.
Et il y'a foule sur l'esplanade où les devantures sont remplis de statuettes, parmi elles: ressort le visage marron du padre Pio.

Via Voltapaletto
A Padoue le R B and B était très moderne, mais le frigo ne marchait pas, et l'on mettait nos provisions sur la fenêtre, heureusement que les nuits gelaient. Par contre il y'avait en face du lit, comme vissé au mur tel un

tableau imposant, un grand écran géant et nous avons regardé l'histoire d'Eichmann, la solution finale vue et revue par les américains. Dehors parfois passe une mobylette, qui envahit tout l'espace puis le silence revient et règne dans ces rues sans automobiles.
A Ferrare notre logement est situé au centre ville mais il est de vieille facture, tout est vieux dans cet appartement, il n'y a pas d'ascenseur trois étages ardus. Filippo notre hôte est un avocat qui parle bien le français appris à Liège, il a beaucoup de classe, mais me laisse seul monter nos bagages, alors que j'en ai plein les bras.

16 février, Via Benedetto Cairoli
Quand on part en voyage, on part pas visiter des usines ou des sites, on rentre pas dans le détail de la construction des bâtiments et de l'histoire. Actuellement la photographie documentaire est très à la mode institutionnelle (car en France on patronne l'art dans la culture), elle se présente comme un travail souvent rébarbatif.
C'est contraignant pour le spectateur, il faut faire un effort. Lorsqu'on voyage pour le plaisir, mais le plaisir n'est pas un art, alors on se retourne vers l'imagination, on va vers les cités du passé, on recherche la beauté, tout ce qui n'existe plus actuellement…

Nostalgie du tourisme culturel dont je suis le héraut, d'ailleurs c'est Montaigne qui m'accompagne dans son voyage à cheval et moi le nez dans ses « essais » et dans son journal d'Italie si succulent.
Notre siècle, notre époque produit de la laideur, lieu commun que de le répéter, beaucoup le savent, mais on se précipite quand même vers la création utilitariste, et dans l'intelligence, où il faut approfondir ce monde, le sonder. Il faut voir ce que deviennent les musées, trésors d'usines mentales, machines…

Par contre le passé est revisité par l'imaginaire et toutes ces églises, tous ces bâtiments, étaient là pour exalter la foi, la croyance.
Donc dès que l'on produit des choses pour un résultat, pour l'industrie, pour le gain, la beauté n'est pas au rendez vous. Mais dans la gratuité de la foi, la gratuité de la beauté.
16 février
Cet art de vivre des Italiens, on le retrouve aussi dans ces rues sans voitures. Ainsi on peut occuper l'espace public, les enfants jouent les mères se promènent avec leur berceaux, parlent avec d'autres mères, sans jeter des regards inquiets vers leurs progénitures.
 Il fait beau ce matin à Ferrare. Seuls quelques vélos nous croisent et le silence nous baigne. Les vieux discutent tous ensemble sous les arches du duomo.

Habiter dans la beauté, habiter dans le passé, marcher auprès des ombres dans le bâti.

Piazza Trento e Trieste
Ici, on ne se presse pas, on va au rythme de la vie.
Ferrare démocratique pour les anti fascistes, en souvenir de leurs sacrifices.
A Giuseppe Mazzini apostolo dell‘unità Italiana.
A Giuseppe Garibaldi il reduci della battaglia.

Les hommes Italiens s’habillent bien. A chaque coin de rue, une boutique chic pour les mâles. L’Italie est un pays jeune, cent cinquante ans et les italiens ont le sens de la patrie. Les pays jeunes gardent l’enthousiasme de la jeunesse.
Les pays vieux vieillissent, parfois mal, *come la Francia.*

Rampari di Belfiore
Même dans le cimetière juif, il y'a ceux que l'on connaît et ceux que l'on ignore, les anonymes majoritaires. certains sont morts à Auschwitz on a rapporté leurs cendres. Bassani est dans un coin isolé, au fond d'un jardin comme celui des Finzi Contini, qu'il a recrée. On vient pour lui. les vivants viennent voir les morts, se rappeler.

Via delle Vigne
Comme si nous avions le temps, de faire les andouilles au printemps…au printemps.

Via Montebello
Les italiens sont très pieux et pourtant ils semblent beaucoup tenir à la vie, même si derrière il y'a le paradis. Lorsque nous croisons des habitants, ils mettent vite le masque, à la dernière seconde, la peur d'attraper le corona, mais le pays a été très frappé pat les premières vagues de 2020
 qui ont fait tant de ravages et de traumatismes, ceci explique cela.
L'année ou je me fracassais la nuit dans un escalier de Mantoue et devais interrompre ce voyage d'Italie, que je reprends deux ans après.

17 février, Certosa monumentale
Je suis allé au cimetière de Ferrare sans doute le plus grand cimetière, où je me suis rendu, en tout cas je m'en suis beaucoup vu pour trouver la tombe d'Antonioni . Je m'y suis repris à plusieurs fois, lisant et relisant le plan à l'entrée avec ce numéro 36 qui m'échappait. Enfin après plusieurs passages dans les travées je suis tombé dessus alors que je commençais à douter. On obtient toujours les choses par l'effort. Soudain, un petit monument de brique rouge, près du mur du fond, tout au bout du cimetière, avec le nom d'Antonioni et un rayon de soleil qui vient lécher son nom derrière la grille cadenassée.
En Italie toutes les tombes possèdent une photographie du mort ou de la morte qui gisent sous la terre, c'est très émouvant et a fini par me remuer tous ces visages disparus.
C'est triste un cimetière, il y'a des milliers et des milliers de morts, sans doute plus nombreux que les vivants. Plus d'habitants sous la terre que dans la ville de Ferrare.
C'est vraiment triste, on se dit toutes ces joies brisées, toutes ces vies passées, mais quel sens cela peut-il bien avoir monsieur de la Palisse? Camus parlait d'Absurde et puis ce monde muet, ce Dieu inventé, qui se tait depuis des millénaires où l'homme sortait des grottes et se battait pour survivre et s'extraire de la nuit et parvenir à la conscience et comprendre la

merveilleuse mécanique, la merveilleuse intelligence qui transparait dans l'univers.

18 février, Via Benedetto Cairoli
Attention aux généralités, comment parler des italiens?, comment faire le lien entre le « général » et le « particulier »?.
Le « général », les idées générales, on peut en faire, comme je le fais depuis le début de ces enregistrements : les italiens sont gais, la vie en Italie est plus facile, les gens sont plus identifiés à leur être, à leur ville, à leurs paysages… ce sont des idées générales en partie vraies, en parties erronées…
Et puis quand on veut rentrer dans le « particulier », il faut rencontrer les gens, les individus, l'individu qui d'ailleurs est roi et qui donne ses lettres de noblesse de majesté, à la ville, la maison d'Este de Ferrare, c'est aussi Bassani, Antonioni, c'est Ludovico d'Ariosto dont j'ai visité la maison,

contemporain de Montaigne, quelques décennies avant lui. Montaigne qui a séjourné à Ferrare, mais ne l'a sans doute pas croisé.
Nous sommes allés à la fondation Bassani, accueilli par une petite dame passionnée qui parlait un italien si rapide que je n'arrivais à en saisir que quelques bribes, bien que ce fut jadis ma première langue et que j'acquiesçais à tout son discours. Nous avons feuilleté ses albums de famille, ses vieilles photos, ses manuscrits jaunis, toutes ces écritures passées, à l'encre délavée, qui attestent bien fort que la mort est partout,
que la mort est partout,
le musée c'est la mort,
la photographie c'est la mort,
la vie c'est respirer,
la vie c'est sentir,
la vie c'est avoir froid, c'est avoir chaud, c'est laisser passer les mauvaises

idées,
puis les bonnes pensées
puis du soleil
c'est ça la vie,
la vie c'est marcher.

19 février, Bologne, le retour
Je n'ai rien de particulier ni de très intéressant à dire sur l'Italie, je pourrais raconter mes maux d'estomac comme Montaigne et mes angoisses du réveil…
Cette Italie qui à sa façon a marqué ma petite vie,
En 1966 où je suis allé voir mon correspondant à Brescia, je me souviens juste de son prénom : Dario et de mon premier amour : Monica.
Les premiers émois sensibles quand après quelques jours je me promettais tous les jours sur la plage de Jesolo, de lui déclarer cet amour, elle était si belle avec sa frange de cheveux noirs, son sourire et sa jeunesse éclatantes.
Le dernier jour dans le cinéma en plein air, je lui ai pris sa main ou l'ai-je

rêvé? non je crois que je l'ai bien prise … et je l'ai gardée pendant toute la durée du film à la fois fermement et doucement …Mais je ne suis pas allé au delà, me promettant que bientôt je l'embrasserais sur la bouche… Mais je n'ai pas osé l'embrasser, juste sur les joues furieux de ma couardise, elle qui attendait autre chose. Puis on a quitté le lido di Jesolo près de Venise, pour retourner dans la grise et industrieuse Brescia, où le train pour Lyon m'attendait.
En 1973 je reviens avec Marie, qui sera mon épouse, mon épouse depuis quarante huit ans, je l'emmène à Venise comme dans la chanson de Nougaro et nous sommes revenus en 2018 à Venise.
Venise où j'ai fait mes premiers photographies, mes premières armes à ambition artistique, comme on dit en photo couleur.
Venise en avril 1973 quand *è morto Picasso,* avec ma photo bleue dans le petit vaporetto, où un homme lisait le journal qui annonçait la nouvelle … comme un peu le signal de la mort de l'art dit moderne, et le début de mon parcours si peu en phase avec l'époque.
Je suis venu après la mort de l'art, après les grands demeurants, les grands esprits ceux qui réfléchissent sur leur oeuvre le mystère de la vie : Bassani, Pasolini, Pavese, Buzzati, Antonioni, Fellini, Visconti, Levi …

Fellini où je me suis rendu dans sa ville natale : Rimini, sous un soleil de brume voilée, éclatant où il n’arrive pas à percer, tout en nous éblouissant , où le sable est infini, où quelques passants marchent …

Et puis les premiers émois du maitre dans le cinéma Fulgor qu’il a reconstitué à l’identique à Cinecitta dans son film Amarcord, l’art sublime, l’art transforme. (Pour ma part je décris la banalité de la vie sans fards, ni trompettes, sans idéalisation, sans esthétisation, je suis un voyeur solitaire…)

Mais pas de traces de Fellini…
Puis sa tombe magnifique dans le cimetière, décidément la mort est au rendez vous dans ce voyage d'Italie.

Février 2022 : Gènes, Padoue, Ferrare, Rimini, Belluno